

Une lumière dans la nuit

Mi-décembre.

À la fin des élections professionnelles, je sens que je m'épuise dans mon travail social de syndicaliste. Certes j'y apprends des choses, je tiens mieux mes engagements, je fais les choses plus vite qu'avant, mais je n'y fais rien d'humaniste et j'ai la sensation de m'adapter de façon décroissante. Je sais, suite à ce semestre de folie, que j'ai appris des choses et que je pourrais encore me lancer à corps perdu dans le semestre qui arrive, car il y a bien des nécessités, et des choses à améliorer dans le syndicat, et j'y ai toute ma place, sans doute aucun.

Mais rien n'a de goût : rien d'humaniste n'en ressort, et j'ai la sensation confuse que si je continue comme ça, je vais finir par mourir de ce manque de sens. Finalement, j'ai l'impression que je n'aide pas vraiment les gens qui m'entourent avec le syndicat. Il me manque quelque chose de plus profond, de vital, dans ma relation avec eux.

Pareillement avec la musique, je sens que je ne suis plus dedans, et le manque de goût est très présent depuis le départ en retraite de mon professeur de saxophone, dont la bonté et la tendresse argentine me manquent cruellement. J'ai bien un nouveau professeur, qui ne parle qu'anglais et qui m'étonne avec sa conception du sens divin de la musique, mais la communication n'est pas simple.

D'autres affections aussi me manquent, sans espoir de retour.

En synthèse, un état d'esprit de remise en question globale me questionne et me tourmente, en cette fin d'année 2022, et aucune image, ne serait-ce qu'un soupçon, ne vient me sortir de là.

Viennent les fêtes de fin d'année, que nous passons en famille, avec la vie et le bruit des petits enfants, adorables mais fatigants. C'est toujours un moment de rythme endiablé avec la préparation des repas, des cadeaux et de la fête.

Un soir un peu après le jour de l'An, tout cela nous laisse enfin tranquilles, seuls, Marie et moi, dans un moment où nous prévoyons de souffler un peu.

C'est ce même soir que Marie, surprise, et un peu inquiète, viens me trouver dans l'escalier de la maison et me dit :

« Il y a une pèlerine qui demande à être hébergée ce soir ! ».

Je me dis : qui peut bien être cette importune qui vient remettre notre soirée tranquille en question ? En regardant le visage de Marie, je sens bien (ou je projette) qu'elle ressent la même chose que moi, peut-être avec un léger doute intérieur.

Ne réalisant pas bien la situation, je sors voir cette personne pour savoir qui elle est et je me retrouve face à une jeune femme avec un sac à dos et des boots, qui me dit :

« Bonjour je suis une pèlerine, je marche depuis Château-Thierry et je me demandais si vous voudriez bien m'héberger, car là j'ai marché autant que j'ai pu, mais il commence à faire sombre... ».

Je me rends compte que j'avais bien compris ce que m'avait dit Marie. Mais au lieu de l'image d'une vieille femme revêche qui avait surgi dans mon espace de représentation, je vois une jeune femme charmante et tout à fait agréable qui demande de l'aide. Je comprends que je ne peux pas la laisser dehors par ce temps pluvieux, et je connecte, avec une certaine complicité, à toutes les fois où je suis parti à l'aventure en stop sur les routes.

Je lui dis donc d'entrer, confiant, malgré quelques doutes résiduels, que Marie, comme moi, ne lui refuserait pas l'hospitalité.

Très prévenante, elle retire ses chaussures avant d'entrer et fait montre de beaucoup d'attention en tentant de « donner en retour » par son désir de participer au repas du soir, proposant ses restes de vivres de la journée, pour l'agrémenter.

Je crois pouvoir dire pour Marie, comme pour moi, que nous tombons sous son charme aussitôt.

Nous faisons donc la connaissance d'Alice...

Au pays des merveilles, la blague est facile...

Mais pas si éloignée de ce que nous allions finir par ressentir au cours de la soirée.

Alice... du pays des merveilles devrais-je dire, car même si nous faisons une bonne action, un acte valable, en acceptant de l'héberger, cette rencontre fut comme un miracle de Noël, une lumière au cœur de la nuit la plus profonde de mes actions dans le monde sans lendemains.

Ce fut comme un signe de l'univers qu'on n'attend plus et qui arrive par les voies les plus inattendues.

« Pas de hasard, me dis-je, ça ne peut être une simple coïncidence, qu'elle vienne sonner, justement, à la seule porte du village, qui abrite des humanistes siloïstes universalistes... »

Mon attention éveillée, j'étais alors comme à l'affût des signes et du sens profond de cette étrange rencontre.

Je lui posais la question plus tard : « Comment as-tu choisi notre maison plutôt qu'une autre ? ».

Elle me répondit qu'elle avait sonné à 2, 3 maisons avant, et que celle-ci, elle l'avait trouvée jolie et inspirante : « Je me suis dit que les gens dans cette jolie maison devaient être gentils, accueillants et sympathiques. »

Cette soirée fut très étonnante, à la fois étrange, surréaliste, et en même temps, comme une évidence dans la fluidité de la relation : on aurait cru que l'on se connaissait depuis toujours.

Au fil de nos échanges, depuis la naturopathie et la culture des plantes médicinales jusqu'à la recherche spirituelle, dans ses pèlerinages et dans nos propres recherches, en passant par des interrogations sur les choix de vie cornéliens, cherchant des repères entre contradiction et unité, nous discutâmes dans une ambiance très douce, ouverte aux découvertes, emplie de cette relation à l'autre que nous sentions comme une amie de longue date.

Je lui ai donné un exemplaire du livre « Humaniser la terre », ouvert au chapitre « contradiction et unité », en lui disant que là se trouvait des explications claires de ce que nous avions discuté un peu plus tôt.

Ces échanges se sont poursuivis le lendemain matin, et Alice a eu du mal à prendre la route à nouveau, et nous à la laisser partir ; un signe évident du bien être partagé, de la beauté de la rencontre, comme des amis qui ont du mal à se quitter.

Puis, je lui ai suggéré de venir comme gardienne au parc de la Belle idée, qui pourrait être pour elle un lieu propice pour ses méditations, où elle n'aurait qu'à donner en retour quelques petites aides au Parc et y accueillir les amis qui viennent.

L'idée a semblé lui plaire, et dans nos regards c'est comme si elle promettait de revenir.

Une fois qu'elle fut partie, nous nous sommes dit avec Marie qu'un moment « magique » nous avait été donné à vivre. Et je repensais à la phrase de Silo, dans la transmission vidéo sur l'Expérience, lorsqu'il parlait du moment actuel et des Parcs : *«Ce sont les gens qui nous interrogent et nous, nous leur répondons ; et quelques-uns vont à leur tour répondre à d'autres.»*¹

Je ressentis alors une gratitude profonde pour Silo, comme si j'avais un avant-goût de ce qu'il annonçait alors, et une grande foi et une douce joie m'ont envahi.

Plus tard, Alice est revenue comme gardienne au Parc, et y a rencontré beaucoup d'humanistes. Je sais que ce séjour l'a inspiré et touché : elle a pu participer avec les amis à divers échanges, puis aux soins à prodiguer aux espaces verts... Et puis j'ai une confiance absolue dans l'effet inspirateur que peut produire ce Parc, pour l'avoir déjà vu tant de fois sur les nouveaux visiteurs.

Je me rends compte, en écrivant ce texte, que je sens l'envie de la revoir, de savoir comment elle va, ce qu'elle devient.

En tout cas, elle aura été, pour moi, cette étincelle, m'ouvrant le futur qu'un monde humaniste est encore possible.

1 [Vidéo de la transmission sur l'Expérience](#) (timecode 21:25) et [transcription de la traduction](#)